THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1217



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU





LE PRISONNIER FRANÇAIS,

OU

LE BIENFAIT RÉCOMPENSÉ,

Fait historique, en un acte et en vers, mêlé d'arrietes, paroles du Citoyen..... musique du Citoyen Porta; représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Amis-des Arts, ci-devant Molière, le 10 Vendémiaire, an 7.

Mes amis, mes enfans, quand on veut le bonheur,
Il faut, par ses vertus, l'enchaîner dans son cœur.

Scène dernière.

Prix, 75 centimes.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS,

Chez CRETÉ, Libraire, au Théâtre des Amis-des-Arts.

AN 7 DE LA REPUBLIQUE.

PERSONNAGES.

Mr. DE VOULBAK,	C. St.-LÉGER.
Mr. THOMAS,	C. B.....
St.-REAL, jeune français,	C. BELFORT.
JASMIN, valet,	C. BOSQUIER
Md. DE VOULBAK,	Cnne. MÉZIÉRE.
PAULINE,	Cnne. QUÉMAIN.
LISETTE, suivante de Pauline,	Cnne. QUÉZAIN.
COLAS,	C. DESSAUX.
ANTOINE,	C. LEROY.
PIERRE,	C. BAPTISTE.

Troupes de villageois et villageoises.

LA SCENE SE PASSE EN ALLEMAGNE.

LE PRISONNIER FRANÇAIS,

OU

LE BIENFAIT RÉCOMPENSÉ.

EN UN ACTE ET EN VERS.

Le théâtre représente une forêt. Sur le côté une source d'eau vive, et au bas diverses branches de chêne formant un berceau.

SCÈNE PREMIÈRE.

Douze villageois sont couchés aux pieds de différens arbres, et dorment tranquillement. On voit à leurs côtés les instrumens de leur état.

Colas assis au pied d'un arbre, allume sa pipe et fume en attendant le réveil de ses camarades. L'ouverture peint en ce moment celui de la nature.

Rondeau en parties.

COLAS.

Le chant des oiseaux du boccage,
Prédit le retour du Soleil,
Et la douceur de leur ramage
Embellit l'instant du travail.

Les villageois se réveillent, et répétent en parties:

Le chant des oiseaux du boccage,

Prédit le retour du Soleil,
Et la douceur de leur ramage
Embelit l'instant du réveil.

PIERRE.

Ce lit est dur comme une enclume,
Et je suis brisé jusqu'aux os;
Heureux celui qui, sur la plume,
Pendant la nuit, prend du repos.

Rondeau.

Le chant des oiseaux etc.

COLAS.

On ne dort pas mieux sur la plume,
Amis croyez, qu'un grand seigneur
Que la moindre fraîcheur enrhume,
Moins que nous, connoît le bonheur.

Rondeau,

Le chant des oiseaux du bocage
Prédit le retour du Soleil,
Et la douceur de leur ramage
Embellit l'instant du réveil.

COLAS.

Allons, mes bons amis, travailler dans nos bois,
Hélas! vous le savez, c'est la dernière fois,
Je ne revarrons plus, ce loyal, ce bon maître,
Que je pleurons souvent. Ah! s'il pouvoit renaître.

PIERRE.

La mort ne sèche point les pleurs des malheureux;
Votre espoir seroit vain; épargnez lui vos vœux.

ANTOINE.

Ah ça, père Colas, pour terminer la fête ;
J'espérons aujourd'hui vous voir à notre tête :
Vous nous l'avez promis.

COLAS.

Ecoutez mes enfans :
Je ne le pouvons pas, j'ons des engagemens.

ANTOINE.

Eh ben, mère Catau fera dans votre place.

COLAS.

Catau dans tout ceci ne met jamais sa face ;
Sur le petit courant il faut être discret.
D'ailleurs pour ce matin j'ons encore un projet.

PIERRE.

Un projet, ah, pour ça, vous allez nous le dire;
Ça n'est pas fort souvent le profit qu'on en tire,
Mais on est curieux de s'instruire un p'tit brin.

COLAS.

J'avons vu l'autre jour ce pauvre Marcelin
Qui venoit avertir qu'un ami de son maître
Arrivoit aujourd'hui, sans se faire connoître ;
Qu'il étoit près de lui dans ses derniers momens,
Et qu'il attend de nous quelques renseignemens.

ANTOINE.

Ah ! ah ! il se pourroit que certaine avanture,
Dont on nous a parlé.... Dans le fait, sa figure
auroit ben pu tenter...., il est jeune, il est frais.

COLAS.

Comment cet inconnu, ce prisonnier français,
Allons donc, ce soupçon deviendroit une injure,
Ici l'on ne prend point un mari sur figure,
La fille du chateau mérite assurément
D'épouser un seigneur, qui soit riche et puissant
Et ce jeune français, sans crédit, sans fortune,
Auroit ben pu nicher son bon sens dans la lune,
S'il osoit espérer une telle faveur.
Je savons qu'on le dit plein d'esprit et d'honneur;
Qu'autrefois les parens de notre nouveau maître
Avoient connu les siens, et que pour reconnoître
Des services rendus, on à grand soin de lui;
Mais tout ça saura mieux s'éclaircir aujourd'hui,
Tâchez mes amis d'achever votre ouvrage,
J'allons en attendant faire un tour au village.

PIERRE.

Pendant votre entretien j'allons ben travailler;
S'il vous faut des témoins, venez nous appeller.

SCÈNE SECONDE.

Tous les villageois, excepté COLAS.

CHŒUR.

Allons, enfans, préparons nous,
Et reprenons notre courage,
Voici l'instant du rendez vous,
Retournons gaiment à l'ouvrage.

(*Ils sortent*).

SCÈNE TROISIÈME.

JASMIN-LISETTE.

JASMIN.

Enfin, nous y voilà. C'est dans cette hermitage
Que ce jeune français vient réfléchir en sage,
Un portrait à la main; on l'y voit chaque jour,
Parler tout bas, tout bas... et je crois que l'amour,
Il est méchant, l'amour.

LISETTE.

La retraite est charmante;
Ah! monsieur St-Réal, si l'amour vous tourmente,
Vous avez le talent de nous bien tourmenter.

JASMIN.

Lisette cependant auroit pu mériter
De connoître un secret qui doit lui faire injure.

LISETTE.

Il dissimule en vain, j'ai lu sur sa figure.
Il aime, et cet objet discrètement aimé,
Lisette le connoît, ses yeux me l'ont nommé.

JASMIN.

Je ne connoissois pas ce modeste langage,
Les tiens n'ont jamais fait un tel apprentissage;
Tu me vois chaque jour, et tes yeux sont muets.

LISETTE.

Lisette n'aime pas les amans indiscrets;
Et soit dit en passant, si Jasmin veut me plaire,

Il doit, dès ce moment, commencer par se taire.
Désirer aujourd'hui, c'est désirer en vain,
Tu sais bien à quel prix je t'ai promis ma main.

JASMIN.

Je sais que tu me fis une belle promesse;
Mais promets un peu moins, et viens par ta tendresse,
Me prouver aujourd'hui que je dois être heureux.

LISETTE.

Doucement mon ami, soyez moins amoureux,
Et garantissez-vous d'un excès de foiblesse,
Vous aurez tout le tems d'user votre tendresse.

JASMIN.

Tu crois donc que le tems peut user mon amour?

LISETTE.

On peut bien croire, hélas! ce qu'on voit chaque jour.

JASMIN.

AIR:

Eh, laissons là l'expérience,
Que femme fait du sentiment.
Sur cet article, en conscience
Se taire, est toujours fort prudent;
D'ailleurs on sait quel est l'usage,
Et toi-même tu sais fort bien
Que quand femme se dit trop sage,
Femme parle, et ne prouve rien.

LISETTE.

Le jour qu'on se met en ménage,

On s'embarque avec son amour ;
Le lendemain du mariage,
Le cœur est déjà de retour,
Alors commence le veuvage ;
Mais pour nous il est sans espoir,
Puisque les plaisirs du bel âge
Nous sont défendus par devoir.

JASMIN.

Mais on élude la défense,
Et par respect pour le devoir,
On se console de l'absence ;
Lorsque l'époux n'y peut rien voir,
La femme exige la constance.

LISETTE.

Pour prix de sa fidélité,

JASMIN.

Et punit notre indifférence
Par amour pour l'humanité.

LISETTE.

Le conseil est charmant, et j'en veux faire usage ;
Il est d'ailleurs si doux de punir un volage.
Allons monsieur Jasmin devenez inconstant,
Et je vous punirai, mais très-humainement.

JASMIN.

Sur ton humanité, j'ai peu d'inquiétude,
De punir un mari, la louable habitude
Ne se perdra jamais, le sexe féminin
Tient trop à la douceur de passer pour humain.

LISETTE.

Lisette, avec le tems, jugera cette affaire ;
Mais dis-moi maintenant ce que l'on prétend faire
D'un certain étranger qui nous vient aujourd'hui.

JASMIN.

Pendant tout le souper on a parlé de lui ;
Cependant Marcelin instruit sur cette affaire,
Et de plus grand bavard, s'avise de se taire.
J'ai voulu lui parler du colonel Thomas,
Savoir s'il étoit mort.

LISETTE.

Oh, je n'en donte pas.

JASMIN.

Eh bien, veux-tu savoir ce que Jasmin en pense?
Nous faisons, mon enfant, une folle dépense ;
Mon maître reviendra.

LISETTE.

Je te dis qu'il est mort.

JASMIN.

Mais enfin, s'il revient.

LISETTE.

S'il revient, j'aurai tort.

JASMIN.

Pour la première fois, te voilà raisonnable.

LISETTE.

Enfin, répondras-tu, bavard insuportable ;
Que veut cet étranger, que vient-il faire ici ?

JASMIN.

A parler franchement, j'ignore tout ceci ;
C'est peut-être un seigneur qui, dans une bataille,
A reçu bravement quelques grains de mitraille,
Et qui, pour éviter un nouvel accident,
Revient dans ses foyers mourir tranquillement.

LISETTE.

Et c'est pour célébrer cet acte de prudence,
Qu'on veut le recevoir avec magnificence.

JASMIN.

Ta maîtresse en pleurant disoit : je crois tout bas
Qu'il avoit vu mourir le bon monsieur Thomas,
Et le profond respect qu'on a pour sa mémoire,
Leur a fait désirer d'apprendre son histoire.
Sur ce, suivant lusage, on fait un compliment,
Pour qu'on sache partout qu'il mourut bravement,
Et qu'ici, la valeur est un bien de famille,
Qu'à défaut de garçon, l'on transmet à la fille.

LISETTE, *en riant.*

Voilà pour ma maîtresse un fort joli présent.

JASMIN.

On se bornera là, dit-on, pour le moment,
Madame a défendu qu'on parlât mariage.

LISETTE.

Eh bien, de tous nos droits nous saurons faire
usage ;
Car malgré leurs secrets, on sait pertinement
Que feu monsieur Thomas a fait un testament,
Et sur ce testament j'ai bâti dans ma tête
Un projet, qui n'est pas le projet d'une bête.

JASMIN.

Jasmin peut-il savoir quel est ce beau projet?
Tu sais qu'on le connoit pour un garçon discret.

LISETTE.

Volontiers ; mais il faut retourner au village,
Nos maîtres vont bientôt traverser ce bocage.
Tu sais que ce Seigneur qu'on attend ce matin,
Dès la pointe du jour doit se mettre en chemin.
En vain sur les apprêts, monsieur gronde madame,
On finit par vouloir ce que veut une femme.
Et quand madame veut on en passe par-là.

JASMIN.

Quand on connoît le sexe, on conçoit bien cela.

LISETTE.

Quelqu'un vient par ici.

JASMIN.

Retirons-nous bien vîte,
C'est ce jeune français qui revient à son gîte.

SCÈNE QUATRIEME.

SAINT-RÉAL, *tenant à la main le portrait de Pauline, arrive tranquillement sur le devant de la scene.*

Heureux talent....plaisir toujours nouveau,
Tu m'apprends que l'amour a guidé mon pinceau.
Oui, voici son portrait; c'est sa fidelle image.
Sur lui chaque matin, dans ce charmant bocage,
J'imprime des baisers qui paroissent perdus;
Eh bien! j'aime à penser qu'ils me seront rendus.
Cet espoir consolant me fait chérir la vie;
Et si l'heureuse paix me rend à ma Patrie,
L'amour et l'amitié se partageant mon cœur,
Je pourrai dire un jour: j'ai connu le bonheur.
Que dis-je le bonheur; ah! je rougis de honte.
Insensé, les périls que le courage affronte,
Les maux qu'on peut souffrir pour être vertueux,
Les services rendus aux êtres malheureux,
Voilà le vrai bonheur.... dis-moi si tu l'espère?
Mais non, ce n'est pour toi qu'une vaine chimère.
O foiblesse du cœur! ô trop doux sentimens!
Je ne vous cherchois point dans ces tristes instans.
C'est vous seuls qui m'avez désigné pour victime.
Mais votre espoir est vain; je déteste le crime.
J'armerai contre vous les êtres généreux,
Qui m'ont jusqu'à ce jour soupçonné vertueux.
(*fixant le portrait de Pauline*)
Pauline, loin de toi, si fixant ton image,

Je t'offre de mon cœur le tendre et pur hommage;
Je saurai me borner au langage des yeux;
Ne t'en offenses pas, je suis trop malheureux.

AIR:

Adieu, mon adorable amie,
Adieu, je subirai mon sort;
Mais ne crains pas que je t'oublie,
Je dois t'aimer jusqu'à la mort.
Si ton cœur devenant sensible,
Se plaint des rigueurs de l'amour;
Tu conviendras qu'il est pénible
D'aimer tendrement sans retour.

Mais non, le dieu qui me tourmente,
Te promet un sort plus heureux;
Et si jamais l'amour te tente,
L'amour saura combler tes vœux.
Ce doux espoir bannit la crainte
Et me rend sensible au plaisir;
Eprouve souvent son atteinte,
Voilà mon unique desir.

La fraîcheur de ce lieu, l'air pur qu'on y respire,
Tout flatte les transports d'un amoureux délire.
J'y viens chaque matin, et cet heureux séjour,
reçoit dans le secret les sermens de l'amour.
De l'amour..... Ah cruel, je renonce à tes charmes.
Oui, j'en fais le serment... On vient, cachons mes larmes.
Au fond de ces forêts, remettons à l'honneur,
Le soin de me sauver des foiblesses du cœur.

SCÈNE CINQUIEME.

Mr. DE VOULBAK, LISETTE.

Mr. DE VOULBAK.

Ce que tu me dis-là seroit-il bien possible?
Pauline à son amour, t'auroit paru sensible.

LISETTE.

L'un et l'autre, monsieur, s'aiment bien tendrement.
Mais vous m'avez promis votre consentement.

Mr. DE VOULBAK.

Parbleu, je te sais gré de cette confidence.
Ah, madame, on saura dompter votre arrogance.
Je suis las d'être ici traité comme un oison,
Et je veux commander au moins dans ma maison.
Les maris ont ce droit, il est de loi divine;
Depuis plus de vingt ans, votre humeur me chagrine;
Et je ne prétends pas qu'un excès de bonté,
Permette d'abuser de mon autorité.
Je suis le maître, enfin, et malgré vous j'espère;
Que l'on s'appercevra que j'ai du caractère.
Ce début te plaît-il? Serai-je assez méchant,
Voyons, qu'en penses-tu?

LISETTE.

Le début est charmant;
Mais s'il faut parler vrai, madame m'épouvante.

Mr. DE VOULBAK.

Vas, vas, rassure-toi, j'ai l'humeur peu souffrante,
Etce soir, oui, ce soir, je veux que St.-Réal,
Qu'elle en dise du bien, qu'elle en dise du mal,
Obtienne l'agrément de toute ma famille ;
Si j'éprouve un refus, j'émancipe ma fille.
Aussi bien aujourd'hui, la plupart des enfans,
Savent s'émanciper sans avis de parens.
Et je ne prétends pas que ma progéniture,
Puisse me reprocher une pareille injure.
Corbleu, l'on vit toujours l'honneur peint sur mon front,
Et je veux le sauver du plus léger affront.

LISETTE.

Monsieur, vous m'étonnez par ce rare courage ;
Il est pour l'avenir du plus heureux présage ;
Tenez j'affimerois d'après ce que je vois,
Qu'on vous obéira pour la première fois ;
Mais sachez proffiter du premier avantage,
Ou craignez les revers qu'on éprouve en ménage.
Ah ! combien de maris savent qu'en pareil cas !
Les accidens facheux ne se calculent pas.

Mr. DE VOULBAK.

Eh bien, pour te prouver jusqu'où va mon courage,
Je vais en ce moment conjurer un orage.

LISETTE.

Un orage, monsieur.

M. DE VOULBAK.

Mr. DE VOULBAK.

Ecoute, mon enfant:
On fait courir le bruit que mon frère en mourant,
Ne pouvant nous dicter sa volonté dernière,
Par un de ses amis, nous transmet sa prière.
Cet ami, ce matin, doit se rendre au château;
Et madame a bâti dans son foible cerveau
Le ridicule plan d'un convoi funéraire.
De sa folie, en vain, j'ai voulu la distraire;
Tous mes raisonnemens ne m'ont valu qu'un mot;
Que je devois savoir que je n'étois qu'un sot.
Corbleu, si je n'avois retenu ma colère;
Mais j'ai toujours présent l'exemple de mon père;
Le pauvre malheureux me disoit en mourant,
Qu'il valloit mieux souffrir un mauvais compliment,
Que d'exposer son front à la chance ordinaire.

LISETTE.

Quoi, vous craignez.

Mr. DE VOULBAK.

Ce mal n'est point imaginaire,
Mais je vais préluder par dire ouvertement,
Que je ne souffre plus qu'on me traite en enfant,
Que si mon frère est mort, chose encore incertaine,
L'annonce qu'on en fait est ridicule et vaine;
Que quant à ce seigneur qu'on attend cematin,
Je ne fais point pour lui la moitié du chemin.

LISETTE., *avec satisfaction.*

Madame enragera.

Mr. DE VOULBAK.

Que m'importe madame,
Si je suis son mari, je crois qu'elle est ma femme.

LISETTE.

Courage, la voici, soutenez bien le choc.

Mr. DE VOULBAK, *en tremblant.*

Je suis encertains cas aussi ferme qu'un roc.
Rassure toi.

SCENE SIXIEME.

Les précédens. Md. DE VOULBAK, PAULINE.

Md. DE VOULBAK.

Monsieur voudriez-vous me dire
Quel objet séduisant dans ces lieux vous attire ?
Vous saviez cependant quel étoit mon projet.

LISETTE, *tout bas.*

Eh bien, répondez-donc, rabaissez son caquet.

Mr. DE VOULBAK, *un peu plus rassuré.*

Je ne puis approuver votre projet, madame.

Md. DE VOULBAK.

Avez vous oubliez que je suis votre femme,
Que j'ai dit : je le veux, et qu'on m'obéira.

Mr. DE VOULBAK,

De ce charivari cet étranger rira ;
Car, malgré votre humeur, vous conviendrez ;
j'espère.
Qu'on ne peut assurer la mort de votre frère.
Remettez à demain ce lugubre appareil,
La nuit, vous le savez, porte toujours conseil.

Md. DE VOULBAK.

Fort bien envérité, l'avis est charitable ;
Ah, pour le coup, monsieur, vous êtes trop
aimable,
Prendre conseil, de qui ? voyons expliquons-nous :
Seroit-ce par hazard d'un mari tel que vous ?

Mr. DE VOULBAK, *avec dépit.*

Oui, la nuit vous dira qu'il seroit bien plus sage,
De différer encore, et qu'il n'est point d'usage
D'entendre à tout hazard un triste compliment,
Qui peut supposer mort, un être bien vivant.

Md. DE VOULBAK.

Vous croyez que la nuit me tiendroit ce langage,
Et vous me soupçonnez d'en devenir plus sage.

Mr. DE VOULBAK, *vivement.*

Mais s'il étoit encore au nombre des vivans.

Md. DE VOULBAK.

Mon frère est mort, monsieur, et mes pressentimens
Ne peuvent me tromper ; il reçut en partage,
L'amour de son pays, l'honneur et le courage ;

Epris de sentimens si beau, si généreux,
Il n'a pu que trouver un trépas glorieux.

Mr. DE VOULBAK.

Il n'a pu, n'est qu'un mot, mais c'est la certitude
Qu'il faut en ce moment, on n'a point l'habitude
De fêter les vivans comme on fête les mort.

Md. DE VOULBAK.

Vous m'opposez, monsieur, d'inutiles efforts.

DUO.

Md. DE VOULBAK.

Eh, oui monsieur, la chose est claire,
Ce compliment a su me plaire,
Et tel qu'il est on le dira.

Mr. DE VOULBAK.

Quand ce seigneur arrivera,
Il vous apprendra son histoire,
En attendant veuillez me croire,

Md. DE VOULBAK.

Vous croire, ah, vous êtes plaisant,
Qui, moi, changer de sentiment,
Quand j'ai parlé, l'on doit se taire.

Mr. DE VOULBAK.

Ah, pour le coup, la chose est claire,
Je ne suis plus maître chez moi,
Madame, ici, me fait la loi.

ENSEMBLE.

Mr. DE VOLBAK. Md. DE VOULBAK.

Ah, qu'une femme est détestable. Ah, qu'un époux est détestable,
Que l'hymen est insupportable. Que son joug est insupportable.
Mais j'ai des droits, et l'on verra Mais je suis femme, et l'on verra
Qui de nous deux obéira. Qui de nous deux obéira.

Mr. DE VOULBAK.

Réfléchissez donc, je vous prie,
Que vous ferez une folie.

Md. DE VOULBAK.

Et vous, monsieur, soyez certain,
Que vous réfléchirez en vain;
Quand j'ai parlé, l'on doit se taire.

Mr. DE VOULBAK.

Ah, pour le coup, la chose est claire,
Je ne suis plus maître chez moi,
Madame, ici, me fait la loi.

ENSEMBLE.

Mr. DE VOULBAK. Md. DE VOULBAK.

Ah, qu'une femme etc. Ah, qu'un époux etc.

Md. DE VOULBAK.

Monsieur, ne perdons pas des instans précieux,
L'ami de notre frère est proche de ces lieux,
Il faut le prévenir, partons, et vous ma fille,
J'espère vous trouver digne de ma famille.

LISETTE, *à part* (*à Mr. de Voulbak.*

N'allez pas lui céder..... Refusez donc.

Md. DE VOULBAK.

Eh bien,
Vous balancez, je crois?

LISETTE, *avec dépit.*

Il ne lui dira rien.

Md. de Voulbak, par un geste réitére, son ordre à Mr. de Voulbak, qui finit par la suivre.

LISETTE *le voyant partir.*

Ah, messieurs les maris, si par votre indolence
Vous nous affranchissez de votre dépendance,
Je ne m'étonne plus que le nœud conjugal,
Pour nombre d'entre vous, soit un nœud si fatal.

SCENE SEPTIEME.

LISETTE, PAULINE.

LISETTE.

Profitons maintenant d'un moment favorable,
Et daignez vous montrer un peu plus raisonnable.
C'est ici que se rend notre aimable français:
Vous voyez que ce lieu, par son ombrage frais,
Convient bien aux amans qui cherchent le mistère
Et qu'on peut y parler sans craindre votre mère.

PAULINE.

J'y consens, mais dis-moi, conçois-tu quelque espoir?

LISETTE.

Occupons-nous d'abord du plaisir de le voir,

Pour bâtir un projet, il faut bien se connoître.
L'amour d'un jeune cœur est promptement le
maître,
Un seul mot fort souvent suffit pour nons charmer,
Le tout est de savoir si l'on sait nous aimer ;
Il faut donc pénétrer jusqu'au fond de son ame,
Par un regard craintif, à limenter sa flamme ;
Lui laisser entrevoir ce qu'il sut inspirer,
Sans pourtant convenir qu'il doit tout espérer.

PAULINE.

Qu'il doit tout espérer, tu t'abuse, Lisette.

LISETTE.

Eh non, je vous promets la victoire complette ;
Lisette a tout prévu.

PAULINE.

Je ne te comprend pas.

LISETTE.

Un moment, apprenez que votre oncle Thomas,
En grand calculateur, a jugé qu'à la guerre
On doit fort peu compter sur les biens de la terre,
Et qu'avant de partir, il faut se décider
à désigner celui qui doit nous succéder.
Sur ce, votre oncle a fait une œuvre méritoire,
Qui, s'il vivait encore, le couvriroit de gloire.
Un coutrat revêtu de tous les sacremens,
Déroge à tous les droits de vos très-chers parens,
Et dit en peu de mots, que pour vous il dispose
de ses biens, de son or et de toute autre chose

Dont il seroit nanti, le jour de son décès :
On peut, d'après cela, compter sur le succès.

PAULINE.

Je ne puis applandir au zèle qui te preese,
L'honneur ne permet point une lâche foiblesse;
Pauline, avec transport, peut chérir son amant,
Mais elle aura toujours un cœur reconnoissant.
Mon oncle aima les siens, et tu sais que ma mère
Pleure encore aujourd'hui la mort d'un si bon frère,
Et j'irois sans respect pour sa juste douleur.
Parler d'un testament qui prédit son malheur;
Non, uon, je dois céder, dussé-je être victime,
On ne répare point la perte de l'estime.

AIR:

L'amour est un doux sentiment
Qui fait le charme de la vie ;
S'il nous défend le changement,
C'est avec des fleurs qu'il nous lie ;
Mais s'il embelit nos appas,
Il nous invite à la décence,
Et mon cœur ne flétrira pas
Ce qui fait notre joutssance.

MINEUR.

A mes parens je dois la vie ;
A mon amour ils ont des droits ;
En leur faveur mom cœur me prie,
Et ses prières sont des loix.
L'amour etc.

LISETTE.

Fort bien, sur vos amours je n'ai plus rien à dire;
Madame, désormais doit avoir tout empire.
Sur vous et vos penchans, hâtez-vous d'obéir;
Dans 25 ou 30 ans vous irez recueillir,
Avec la liberté, les plaisirs du bel âge,
Et vous pourez alors risquer le mariage.

PAULINE.

Cesse de m'affliger par tes pressentimens;
L'amour, le tendre amour, a reçu mes sermens,
Et si ma mère un jour devenoit plus traitable.

LISETTE.

Traitable, y pensez-vous, dite donc incurable.

AIR:

Si l'on en croit certain conteur,
Le diable vieux se fit hermite;
Mais en humanisant son cœur,
Satan ne fut qu'un hypocrite.
Aux approches de 50 ans,
L'amour nous met en pénitence,
Et delà vient que les mamans
Ont tant d'attraits pour l'abstinence.

Le ciel vous fit présent d'un cœur,
Et vous comprenez qu'à votre âge,
Pour connoître à fond le bonheur,
Il faut tater du mariage;
Mais quand l'amour à 50 ans,
Vous prescrivra la pénitence,
Rappellez vous que les enfans
Ont peu d'attraits pour l'abstinence.

D'après vos beaux projets, il faut nous retirer ;
Notre jeune français peut bientôt se montrer.
Et s'il alloit parler de sa vive tendresse,
Il pourroit ébranler cette haute sagesse.
N'allons pas badiner, le cas est périlleux,
On est loin du château, le poste est dangéreux :
Eh bien, qu'en pensez-vous ? *qu'une estimable fille*
Doit toujours respecter le vœu de sa famille.
Superbe en vérité.
On entend la ritournelle du morceau suivant.
Justement le voila ;
Tachez de vous tirer de ce mauvais pas là.

SCENE HUITIEME.

Les Précédens, SAINT-RÉAL, *dans le bosquet voisin, chante sans être vu.*

Rondeau.

Bosquets charmans,
A mes accens
Prêtez une grâce nouvelle.
Cruel Amour,
Fuis sans retour,
L'amitié veut chanter ma belle.

Douce amitié, fais mon bonheur,
Je fléchirai sous ton empire ;
A la raison soumets mon cœur,
L'Amour n'en fut que le délire.

Bosquets charmans,
A mes accens
Prêtez une grâce nouvelle.
Cruel Amour,
Fuis sans retour,
L'amitié veut chanter ma belle.

PAULINE.

A ces tristes accens, je sens couler mes larmes;
Que l'amour sur un cœur a de puissantes armes!

SAINT-RÉAL.

Et vous charmans petits oiseaux,
Qui reposez sous la verdure;
Accompagnez ces airs nouveaux,
Ils sont dictés par la nature.
Bosquets charmans,
A mes accens
Prêtez une grâce nouvelle.
Cruel Amour,
Fuis sans retour,
L'amitié veut chanter ma belle.

A la fin du Rondeau, St-Réal entre sur la scène, et apperçoit Pauline.

En croirai-je mes yeux, Pauline, éloignons-nous.

LISETTE.

Quoi, monsieur, vous fuyez, de grâce approchez-vous.

PAULINE, *un peu troublée.*

Mille pardons, monsieur, si par notre présence,

Nous troublons des plaisirs qui veulent du silence
Le hasard m'avoit seul introduite en ces lieux.

SAINT-RÉAL.

Quelqu'en soit le motif, croyez-moi trop heureux.
Mais pourquoi vous parler de votre bienfaisance ;
M'acquitter envers vous n'est point en ma puissance.

PAULINE.

Vous acquitter, monsieur; ce qu'on a fait pour vous,
Promet à mes parens un souvenir trop doux;
Compâtir au malheur, offre une jouissance,
Qui doit vous dispenser de la reconnoissance.

SAINT-RÉAL.

Qui donc auroit le droit d'être reconnoissant,
Si je me dispensois d'un si beau sentiment?
Etrangers généreux, ah, si la bienfaisance,
Dans le seul souvenir trouve sa récompense;
L'ingrat qui méconnoît un service rendu,
Prouve que son bonheur n'est qu'un bienfait perdu
Mais mon cœur chérissant une douce habitude,
N'aura point à rougir de son ingratitude;
Et si l'heureuse paix me rend à mes parens,
Nous vous offrirons tous des cœurs reconnoissans.

LISETTE.

Tenez, mon cher monsieur, restez en Allemagne;
L'asyle du bonheur est dans cette campagne;
Le climat vous est bon, vous vous portez fort bien;

Vous avez des amis, vous n'y manquez de rien:
Que vous faut-il de plus? Si cependant la France,
Peut recouvrer un jour son antique existence,
Que vous reviendra-t-il de votre dévouement?

SAINT-RÉAL.

Je ne redoute point un courroux impuissant;
Replonger des français sous un vil esclavage;
Leur redonner des fers qu'a brisé leur courage.

LISETTE.

Mais si la trahison triomphoit un moment?

SAINT-REAL.

Un français sait alors s'honorer en mourant.

LISETTE, *en riant.*

Si ce n'est qu'à ce prix qu'on moissonne la gloire,
Lisette n'ira point au temple de mémoire.
Vivre long-tems en paix, voila le vrai bonheur,
Par tout autre moyen je renonce à l'honneur.

PAULINE.

Vos sentimens, monsieur, sont gravés dans mon ame;
Ne craignez-donc jamais que Pauline les blâme;
Il est si naturel de chérir son pays,
On est sûr d'y trouver des parens, des amis,
Et l'on peut y donner son cœur à sa maîtresse.

SAINT-REAL.

Je n'y trouverai point l'objet de ma tendresse;
L'amour est étranger dans ces tristes instans,

Au désir de revoir les français triomphans ;
Mon cœur n'est pourtant pas exempt d'une
foiblesse ;
Mais l'amour est soumis à la délicatesse :
J'aime sans l'oser dire, et j'aime tendrement ;
Je fuis l'objet aimé, qui plaindroit mon tourment?
Loin de lui tous mes vœux se bornent à lui plaire ;
Près de lui..... le respect m'ordonne de me taire.

PAULINE.

Mais cet aimable objet si tendrement aimé,
Sans doute a des vertus, puisqu'il vous a charmé;
Seroit-il indiscret de désirer connoître
Ce qui vous a séduit, ce qu'il a dû paroître
Des éloges donnés aux êtres vertueux,
Pourront pour un moment vous rendre plus
heureux ;
Si c'est trop exiger de votre complaisance,
Le motif me promet des droits à l'indulgence.

SAINT-REAL.

AIR:

Si j'avois assez de talent
Pour peindre avec délicatesse,
J'esquisserois, en ce moment,
Les traits charmans de ma maîtresse ;
Mais, en vérité, mon pinceau
Est trop au-dessous du modèle,
Pour que le portrait fit tableau,
Il me faudroit celui d'Appelle.

Celle que j'adore en tremblant,
Inspire l'amour le plus tendre ;
Mais elle ordonne un sentiment
Qui défend d'oser y prétendre,
Ce qu'on éprouve en la voyant,
Se tait quand on peut la connoître ;
Car si l'amour est exigeant,
Le respect est bientôt son maître,

Ce qu'on en dit, est toujours loin
Du but que l'on voudroit atteindre,
Et le silence est un besoin,
Quand on entreprend de la peindre.
Mais ces éloges superflus,
Sont des aperçus peu fidèles :
Elle embelliroit les vertus,
Si les vertus étoient moins belles.

LISETTE, *accourant.*

Je n'en saurois douter, je ne me trompe pas,
Oui, c'est lui, je l'ai vu.

PAULINE.

Qui ?

LISETTE.

Votre oncle Thomas.

PAULINE.

O ciel ! se pourroit-il ?

LISETTE.

Oh, vous pouvez m'en croire ;
Ses traits seront toujours gravés dans ma mémoire;
Vos parens étonnés le serroient dans leurs bras,

Et par mille baisers rallentissoient ses pas;
Je l'ai vu s'arrêter au bout de l'avenue,
Où quelques villageois avoient frappé sa vue;
Je l'ai vu s'oubliant, partager leur bonheur,
Les presser tour-à-tour tendrement sur son cœur.
Le travail a cessé dans ce moment d'ivresse;
Et pour mieux lui prouver une vive tendresse,
Tous ces bons villageois le suivent en chantant.

PAULINE.

Ah! je cours partager ce doux ravissement.

SCENE NEUVIEME

SAINT-RÉAL, LISETTE.

LISETTE.

Monsieur, dans ce moment de plaisir et de fête,
Voilà pour votre cœur une belle conquête;
Le bon monsieur Thomas, mérite assurément
L'honneur de partager un tendre sentiment.
La crainte de sa mort avoit frappé madame,
Et l'on ne guérit point les craintes d'une femme.
Vous savez qu'au château l'on devoit aujourd'hui
Célébrer ses exploits, et ne penser qu'à lui.
Son retour imprévu va changer la tristesse,
En des élans nouveaux d'une vive allégresse,
Mais pour mieux célébrer un moment plus heureux;
Il faut que ses vassaux présentent d'autres vœux.
Chargez-vous de ce soin, ordonnez une fête,

Pour

Pour un autre motif que celle qu'on apprête.
Allez vîte au château publier son retour,
Les cyprès ne font point l'ornement d'un beau jour.

SAINT-RÉAL.

Oui, ce rôle convient à ma reconnoissance,
J'y vole, et le succès est assuré d'avance.

SCENE DIXIEME.

LISETTE.

Cet aimable français ignoroit son bonheur,
Puisse-t-il désormais le trouver dans son cœur.

SCENE ONZIEME.

LISETTE, PAULINE, *M. de Voulbak, madame de Voulbak, M. Thomas, troupe de Villageois.*

CHŒUR.

Chantons, célébrons le retour
De notre ami, de notre maître,
Le Ciel le rend à notre amour,
Pour nous le Ciel le fait renaître.
Jouissons d'un si grand bonheur,
Et que par-tout dans le village,
Chacun lui présente son cœur,
Comme un tribut de son hommage.

TROIS VILLAGEOIS.

Quand, poursuivis par le malheur,
J'allions tomber dans l'indigence,
En recourant à son bon cœur,
j'avions droit à sa bienfaisance.

CHŒUR.

Chantons, etc.

Mr. THOMAS.

O mes amis! ô mes enfans!
Que je jouis de votre ivresse;
Mais soyez moins reconnoissans,
Je vous devois cette tendresse.

CHŒUR.

Chantons, etc.

Mr. THOMAS.

Mon cœur est oppressé, pardonnez, mes enfans,
Si je ne réponds pas à tous vos sentimens:
Je n'oublirai jamais les devoirs d'un bon maître;
Mais si sur mes vieux jours j'osois les méconnoître,
Veuillez me rappeler ce fortuné moment,
Et vous serez vengés.

COLAS.

J'nous acquittons vraiment,
Vous avez fait pour nous plus que j'ne pourrions faire,
Et je devons toujours travailler à vous plaire.

Mr. DE VOULBAK.

Mon frère m'est rendu, je le tiens dans mes bras,

A ma tendre amitié ne te dérobe pas,
Les cœurs de tes vasseaux sont ceux de ta famille,
Tu vois autour de toi tes frères et leur fille:
Ils t'ont long-temps pleuré; mais il est doux pour eux
De trouver le bonheur en te sachant heureux.

Mr. THOMAS.

Heureux.... ah! mes amis, puisse votre tendresse.

Md. DE VOULBAK.

Mon frère, vous pleurez, d'où vient cette tristesse?

Mr. THOMAS.

Ah! pardonne, ma sœur, ton frère avoit besoin,
Pour épancher son cœur, d'un aussi doux témoin,
Un mortel, ou plutôt un ange tutélaire,
Dont le ciel bienfaisant sut honorer la terre,
Un français, que ce nom ne vous alarme pas,
Un français m'a sauvé des horreurs du trépas;
Nos soldats sont vincuss, l'armée est poursuivie,
Couché sur un sillon, j'allois perdre la vie;
On dépouilloit déjà nos cadavres sanglans;
Tout étoit confondu, les morts et les mourans:
Tout-à-coup un français qui traversoit la plaine
S'avance près de nous, je respirois à peine;
Cependant je le vois, j'éprouve du plaisir,
Ses yeux fixent les miens, il m'échappe un soupir.
Malheureux, leur dit-il, quelle rage inhumaine
S'arme contre ses jours? Sa colère étoit vaine,
Leurs cœurs étoient fermés au cri du sentiment;

Mais mon libérateur en devient plus pressant;
Il invoque les lois, ordonne qu'on m'enlève:
On obéit alors. Pendant qu'on me soulève,
Il étend ses habits pour rechauffer mon sein,
Et ne me quitte plus jusqu'au hameau voisin.
Nous arrivons bientôt chez des gens charitables:
Mes amis, leur dit-il, vous êtes estimables,
Et votre humanité me répond de vos soins;
Cet homme est mon parent, prévenez ses besoins.
A ce mot, il s'en va; mais revenant de suite,
L'ennemi, poursuit-il, paroît prendre la fuite,
Et j'ignore le temps où nous pourrons nous voir:
Prévenons les hasards, car il faut tout prévoir.
(*Montrant le portrait qu'il a sur son cœur.*)
Ce médaillon pourra soulager sa misère.
J'avois fait ce portrait pour la plus tendre mère;
Mais un pareil emploi flattera mieux son cœur.
Adieu : que l'amitié le rappelle au bonheur.

Md. DE VOULBAK.

O mon ami! ce jour, en me rendant un frère,
Me laisse à desirer; mais non, mon cœur espère,
Tu connois ce français, ce mortel généreux.

Mr. THOMAS.

A le connoître un jour, je borne tous mes vœux.

Mr. DE VOULBAK.

Avez-vous découvert le lieu de sa naissance?

Mr. THOMAS.

Sur les moindres détails, je suis dans l'ignorance

Ah! ce brave français, digne d'un meilleur sort!
A sans doute péri; l'impitoyable mort
Frappe sans examen, ou, ménageant le crime,
Prend l'homme vertueux pour premiére victime.

PAULINE.

Tous nos soins réunis auront plus de succès.

Mr. DE VOULBAK.

Eh! parbleu, nous avons parmi nous un français,
Dont jadis mes parens avoient connu la mère,
Et dont nous avons soin par égard pour mon frère.
Il pourra nous servir; c'est un digne garçon
Fait pour sentir le prix d'une belle action.

QUATUOR, avec ensemble.

Mr. et Md. DE VOULBAK.

Bannissez de vaines allarmes,
Goûtez les fruits de l'amitié,
Pour vous nos soins auront des charmes,
En tout nous serons de moitié.

PAULINE.

Celui qui par sa bienfaisance
Nous rend des jours si précieux,
En obtiendra la récompense,
Le ciel le promet à mes vœux.

Mr. THOMAS.

Je mets en lui ma confiance,
Il connoît le fond de mon cœur,
Il sait que sa seule présence
Pourra me rendre le bonheur.

ENSEMBLE.

Mr. THOMAS.

O doux espoir tu me rassure,
Ne me quitte plus désormais,
Ce cœur, présent de la nature,
S'embellira de tes attraits.

Tous avec le chœur.

O doux espoir tu le rassure,
Ne le quitte plus désormais,
Son cœur, présent de la nature,
S'embellira de tes attraits.

TROIS VILLAGEOIS.

Tandis qu'heureux par l'espérance,
Vous vivrez parmi vos enfans,
Leur trop juste reconnoissance
Remplira vos engagemens.

CHŒUR DE VILLAGEOIS.

Ah! bannissez cette tristesse;
Elle affligeroit vos enfans,
Vous trouverez dans leur tendresse
Le tableau de vos sentimens.

ENSEMBLE.

Mr. THOMAS.

O doux espoir, etc.

Tous avec le chœur.

O doux espoir, etc.

Mr. THOMAS.

Je sens trop parmi vous que mon cœur se soulage,

(*Dans ce moment on entend un bruit confus dans la coulisse. Lisette et les villageois s'y portent avec précipitation.*)

Lisette accourant.

C'est M. Saint-Réal qui conduit le village.

SCENE DOUZIEME.

Les précédens, SAINT-RÉAL, JASMIN, *troupe de villageois.*

SAINT-RÉAL.

Amis, le ciel vous rend un père, un bienfaiteur.

à Mr. Thomas.

Vous voyez devant vous...

Mr. THOMAS, *dans un ravissement qui s'exprime avec peine.*

O prodige, ô bonheur!
Oui, c'est lui; le voilà ce français magnanime;
Je reconnois ses traits, tout mon cœur se ranime.
Arrachant le portrait qu'il porte sur son cœur, et le remettant à sa famille.
Mes frères, mes amis, fixez tous ce portrait,
Le reconnoissez-vous; peint-il bien son objet?

Courant à St-Réal.

Jeune homme, ne fuis pas un ami qui t'en prie,
N'es-tu pas ce francais à qui je dois la vie?
Tu ne me réponds pas, tu t'éloignes de moi;
M'aurois-tu soupçonné d'être indigne de toi.

SAINT-RÉAL.

Monsieur, vous vous trompez, je n'ai pas l'avantage...

Mr. THOMAS.

Je ne me trompe point,

Arrachant le portrait des mains de sa sœur et le présentant à Saint-Réal.

Connois-tu cette image?

SAINT-RÉAL.

O ciel! se pourroit-il? D'où vous vient ce portrait?

Mr. THOMAS.

Le don que tu m'en fis a produit son effet;
Je vis, reconnois-moi, termine ici ta gloire:
Tes traits ne sont jamais sortis de ma mémoire.
Rien ne peut effacer un si doux souvenir,
Rappelle tes vertus, ou daigne en convenir.

SAINT-RÉAL.

Cet acte généreux étoit dans la nature;
Un éloge forcé deviendroit une injure;
Servir les malheureux est une douce loi,
Ce que je fis pour vous, vous l'eussiez fait pour moi.

La famille de Mr. Thomas se jette dans ses bras. Les villageois se prosternent à ses genoux, et disent tous:

C'est lui.

SAINT-RÉAL.

Relevez-vous; épargnez cet hommage,
Faites de la vertu le bel apprentissage.
Conduisez-vous toujours avec humanité,
On n'adore à genoux que la Divinité.

Mr. THOMAS.

Voilà bien les français terribles dans la guerre;
Dans

Dans la paix leurs vertus font l'honneur de la terre ;
Mais d'un si grand bienfait sachons tous profiter.
Mes bons amis, mon cœur ne veut que s'acquitter.
Réunissons nos vœux, vous lui devez un frère
Regardant Saint-Réal.
Qui saura lui prouver la tendresse d'un père.

Mr. DE VOULBAK.

D'un père, ah mon ami, j'en réclame l'honneur !
Et je vais d'un seul mot assurer son bonheur.

Mr. THOMAS.

Son bonheur, dis plutôt celui de ta famille.

Mr. DE VOUBAK.

Eh bien, sachez donc tous qu'il adore ma fille.

Mr. THOMAS.

Ta fille !

Mr. DE VOULBAK.

Et je dis plus, Pauline en ce moment
Partage en sa faveur le même sentiment ;
Mais ils s'estimoient trop pour ôser se le dire ;
La vertu dans leur cœur a fondé son empire.

PAULINE.

Mon père !

Mr. DE VOULBAK, *plus vivement.*

Ah ! ne crains pas qu'un père en ce moment,
Hésite à couronner les vœux de ton amant ;
Jeune homme, elle est à toi, si tu l'en trouve digne.

SAINT-RÉAL.

J'aurois pu mériter cette faveur insigne.

M. THOMAS.

Riche de tes vertus, honore en ce moment
Les frères d'un ami, regarde leur enfant,
Son jeune cœur sourit, sois sensible à ses charmes,
L'amour et l'amitié, tout ici rend les armes.

SAINT-RÉAL *s'approche de Pauline, et lui met sous les yeux son portrait.*

L'objet que j'ai dépeint, craignant de le nommer,
M'auroit-il pardonné d'avoir osé l'aimer.

PAULINE.

Quoi, monsieur, vous daignez m'offrir un tel hommage,
Heureuse si j'obtiens le droit d'en faire usage.

Mr. THOMAS.

Vous l'entendez, ma sœur; parlez, qu'en pensez-vous.

Md. DE VOULBAK.

Ma fille, si ton cœur la choisi pour époux,
Les nôtres sont d'accord, deviens sa récompense.

A SAINT-RÉAL.

Recevez-là pour prix de votre bienfaisance.

A PAULINE.

Son amour délicat, sa sensibilité
Nous sont un sûr garant de ta félicité.

Mr. THOMAS.

Je dirai donc enfin je suis digne d'envie,
Je le tiens dans mes bras, et je lui dois la vie
Mes amis, mes enfans, quand on veut le bonheur,
Il faut par ses vertu l'enchaîner dans son cœur.

JASMIN.

Eh bien, sur nos amours qu'a décidé Lisette ?
Tous ses vœux sont remplis, la voilà satisfaite,
Notre maître aujourd'hui ne veut que des heureux.
Allons, dis vîte un mot, unissons-nous tous deux.

LISETTE.

Je ne refuse point, oui, je serai ta femme ;
Mais prends bien garde au moins à certaine épi-
gramme.

JASMIN.

Sur ça j'ai tout prévu ; mais ton humanité
N'aura qu'à se louer de ma fidélité.

Mr. THOMAS.

Et pour mieux resserrer les nœuds du mariage,
Je me charge du soin de doter le ménage.

CHŒUR FINAL.

O doux transport ! ô momens pleins de charmes!
Ah ! bannissons les funestes allarmes :
Quand l'amitié serre de tendre nœuds,
C'est leur bonheur qui doit nous rendre heureux.
A la vertu rendons toujours hommage,
A nos enfans apprenons ce langage,
Le bien qu'on fait donne un doux souvenir,
Et tôt ou tard, on peut s'en réjouir.

FIN.